

LA PRÉPARATION DE L'INCARNATION

par

HENRY JAMES COLERIDGE

De la Société de Jésus

LONDRES

BURNS AND OATES

GRANVILLE MANSIONS W

1885

LA PRÉPARATION DE L'INCARNATION

par

HENRY JAMES COLERIDGE

De la Société de Jésus



LONDRES

CHAPITRE 1

LE MONDE D'AVANT L'ÉVANGILE

« Quand la plénitude des temps fut venue, dit saint Paul aux Galates, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sujet de la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, pour que nous recevions l'adoption de fils. »¹ Le même Apôtre écrit aux Éphésiens que « le mystère de sa volonté, selon le bon plaisir qu'il a résolu en lui, dans la dispensation de la plénitude des temps, de rétablir toutes choses dans le Christ, qui sont dans le ciel et sur la terre »². Nous tirons de ces expressions et d'autres semblables qui se trouvent dans les Saintes Écritures, que le conseil éternel de l'ineffable miséricorde de Dieu, pour le salut de l'humanité, et pour la restauration par-là de la ruine qui avait été causée dans le ciel par la chute des anges rebelles, a été accompli, dans l'Incarnation, à un moment déterminé et fixe de l'histoire de la création. Ce moment avait été choisi par Dieu dès le début. C'était le point central de sa providence dans le gouvernement du monde. C'est à ce moment que tout ce qui s'était passé auparavant conduisit peu à peu, et c'est de là que se déroula toute la suite des événements pour prendre son caractère et sa couleur. Après ce moment, toute l'histoire de la race humaine est l'histoire des conséquences de l'Incarnation, et avant ce moment, toute la même histoire est l'histoire de la préparation à l'Incarnation. Ce seul point est la plénitude du temps, dont parle l'Apôtre, un point de temps plus merveilleux dans sa fécondité enceinte que le moment de la Création lui-même, un point dont dépendent elles-mêmes les questions du grand jour de compte, qui doit clore

¹ Ga IV, 3

² Ep I, 9.

l'histoire du monde. C'est donc un point dont la fécondité ne s'épuisera jamais, tant que cet ordre de choses nouvellement établi durera dans l'éternité du ciel, dont saint Paul parle comme de la réconciliation et de la récapitulation de toutes choses dans le Christ. C'est le début de la nouvelle Création qui dure éternellement.

Il est naturel que, lorsqu'il entre dans l'examen de l'exécution de ce grand conseil de Dieu, l'esprit chrétien s'arrête pour s'interroger sur ce qu'il peut apprendre de l'étude de ses voies, telles qu'elles nous sont révélées par cette dispensation de sa providence, concernant les attributs et le caractère de celui « qui atteint puissamment d'un bout à l'autre et dispose toutes choses avec douceur ». Qu'est-ce que l'on entend par la plénitude du temps ? Le moment a-t-il été choisi arbitrairement, alors que d'autres moments auraient pu servir tout aussi bien le dessein divin ? Comment la sagesse de Dieu se manifeste-t-elle dans le fait que l'Incarnation ne s'est pas produite avant et n'a pas été retardée ? Pourquoi le monde a-t-il été laissé si longtemps sans elle, et pourquoi, une fois qu'il a vu le jour, le monde devait-il durer si longtemps après lui ? Qu'y avait-il dans l'état de la race humaine et dans le déroulement des conseils de Dieu à son égard, qui ait fait de ce moment certain de l'empire d'Auguste le moment choisi pour la guérison de la terre et pour la réparation des pertes du ciel ? Il est possible d'insister trop librement sur ces questions, et il est possible de les passer sous silence avec trop d'indolence. Bien que leur solution complète doive être réservée pour le moment où notre connaissance de Dieu et de ses voies sera rendue parfaite, nous pouvons tirer profit des théologiens de l'Église quelque chose au moins sur ces questions qui peut ajouter à notre intelligence, vivifier notre foi et augmenter notre gratitude.

Il semblerait que nous ne puissions pas mieux commencer nos considérations sur ce grand sujet, qu'en nous rappelant la vérité sur laquelle insiste l'apôtre saint Pierre dans sa seconde épître, où il parle de la question quelque peu apparentée du long délai, tel qu'il est apparu à certains de son temps, dans l'accomplissement des prophéties de la fin du monde. Saint Pierre demande à ceux à qui il écrit de se souvenir de cette grande vérité, qu'un seul jour est pour Dieu comme mille ans, et mille ans comme un seul jour. Il parle du retard du dernier jour comme d'un exercice de la patience de Dieu. « Le Seigneur ne tarde pas sa promesse, comme certains l'imaginent, mais il agit patiemment avec vous, à cause de vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous arrivent à la pénitence. »³ Nous pouvons certainement supposer qu'un si grand dessein d'amour et de patience, dans l'attente du moment où le monde serait le plus apte à recevoir la grande miséricorde de l'Incarnation, était la raison divine de la révélation progressive et tranquille à l'humanité de ce grand conseil pour sa rédemption. L'écoulement ou la durée du temps n'est rien pour l'Éternel. Mais les êtres d'un jour, lorsqu'ils sont traités par Lui, doivent être l'objet, avant tout, d'une patience infinie.

Jetons un regard rétrospectif sur les siècles qui se sont écoulés, depuis que saint Pierre a écrit ces paroles d'avertissement. Combien y voyons-nous de gloire à Dieu, combien de manifestation de ses grands attributs, de la puissance dont il a doté son Église, même extérieurement à son propre royaume, dans la guérison du monde et l'accroissement du bonheur et de la connaissance humains, et beaucoup plus intérieurement, dans la manifestation de la sainteté, dans l'illustration du caractère de notre Seigneur tel qu'il se reflète

³ II Pe III, 8-9.

dans ses saints, dans la puissance de la croix, dans le déploiement des trésors de la vérité chrétienne dans le conflit des hérésies ! Pourtant, tout cela aurait pu être manqué si la fin du monde était arrivée à l'époque de Néron. Plus le monde dure, plus nous voyons les merveilles de la Providence de Dieu, les puissances de la grâce de Notre-Seigneur, la vitalité inhérente à l'Église, les beautés et les prérogatives des saints. Nous pouvons voir que le drame de la vie de l'Église dans le monde est un drame arrangé par la sagesse la plus merveilleuse, et qu'il n'arrive rien que Dieu ne puisse transformer en bien, alors qu'il montre tout le temps sa fidélité à la promesse qu'il a faite à saint Pierre le jour de sa grande confession de foi à Césarée de Philippe, et par-dessus tout, son infinie patience à supporter la perversité des hommes.

Mais les yeux de l'homme sont vraiment faibles dans la lecture des secrets des conseils de Dieu, et toute la vie de l'Église ne sera jamais vue dans toute sa beauté divine, jusqu'à ce qu'elle puisse être étudiée à la lumière du ciel. En effet, tout y est déjà étudié, par la puissante intelligence des anges, qui apprennent, comme nous le dit saint Paul, de l'histoire de l'Église la sagesse multiple de Dieu ; de la même manière, les anges ont contemplé, depuis la création, la beauté de son œuvre dans le déroulement de son plan de rédemption. Mais les hommes, comme nous, ne peuvent espérer de pouvoir interpréter la sagesse merveilleuse et très patiente par laquelle l'exécution de l'Incarnation a été annoncée et préparée si longtemps avant qu'elle ne soit réellement accomplie. Nous partons de la connaissance qu'il n'y a jamais eu un moment dans l'histoire de notre race où les fruits de l'Incarnation, si lointaine que fût son exécution dans l'avenir, n'aient pu être récoltés par ces âmes fidèles qui utilisaient correctement la lumière qu'elles possédaient et

suivaient la loi de Dieu dans la mesure où elle était manifeste à leur conscience. Saint Jean parle de Notre-Seigneur, dans l'Apocalypse, comme « l'Agneau immolé dès le commencement du monde »,⁴ et la vérité ainsi suggérée par l'Apôtre suffit à nous montrer que l'humanité n'a jamais été abandonnée par son Créateur dès le premier instant de la Chute, mais qu'au contraire, il y avait dès le commencement une disposition, beaucoup plus abondante peut-être que nos pensées ordinaires ne le comprennent, pour l'application aux âmes des hommes des mérites et de l'efficacité du Précieux Sang qui devait être versé sur la Croix. En ce sens, l'Incarnation s'est accomplie dès le commencement dans les conseils de Dieu, et dans ses fruits pour le salut du genre humain. L'humanité s'est mise en route avec la promesse qu'on appelle communément le « premier Évangile », dans laquelle elle pouvait reconnaître la prédiction distincte de la Vierge Mère et de son Divin Enfant, qui devait triompher de Satan et de toute sa couvée. La foi, condition nécessaire à l'acceptation de Dieu, a ainsi été rendue possible, son objet a été énoncé comme le futur Rédempteur, qui devait être la semence de la femme et écraser la tête du serpent. Cette promesse comprenait la rémission des péchés, et elle pouvait être saisie par la foi, qui se manifestait et s'exerçait par quelques actes simples d'adoration, de prière et surtout de sacrifice. Ceux qui se sont servis à juste titre de ces moyens de grâce n'étaient en aucun point essentiels retranchés, pour ainsi dire, de se séparer dans l'Incarnation. Leur part était aussi concrète que s'ils avaient vécu dans le plein feu de la dispensation de l'Évangile. Cette disposition pour l'homme ne pourrait jamais être révoquée par des révélations ultérieures et ultérieures, bien que ceux à qui de telles révélations

⁴ Ap XIII, 8.

supplémentaires ont été faites étaient tenus de les recevoir avec la même foi. Ceux qui n'avaient pas d'autres promesses avaient là assez pour leur salut.

Les Saintes Écritures elles-mêmes contiennent un témoignage clair de cette vérité dans l'histoire de Job. Il n'y a pas dans ce beau livre de trace d'un système de religion plus formel que celui qui aurait pu être fondé sur cette promesse originelle, aidée, bien sûr, par les traditions de la loi de Dieu qui étaient la propriété commune, d'abord des enfants d'Adam et de Seth, puis des descendants de Noé. Il importe relativement peu de savoir à quelle époque de l'histoire du monde la personne dont l'histoire est rapportée a pu vivre. Il n'est même pas nécessaire, pour l'argument qui nous occupe, que le livre soit considéré autrement que comme une sorte de drame fondé sur son histoire. Ce qui est certain, c'est que le livre de Job nous donne une image parfaite de l'état religieux de ceux qui ont servi Dieu fidèlement, peut-être en dehors de l'Alliance qui a été faite avec Abraham, au moins sans aucune connaissance de la législation mosaïque. Nous voyons la lumière et la grâce du Royaume de l'Incarnation dans chaque vers de ce poème glorieux. Job a vécu et est mort dans la foi de la Rédemption future, et ce qu'il a fait, d'autres pouvaient aussi le faire. Nous voyons en lui comment les hommes pouvaient faire ce que saint Paul reproche aux païens de ne pas faire, c'est-à-dire utiliser la création visible comme un livre pour leur enseigner Dieu. Nous voyons comment ils pouvaient observer la loi de pureté, de justice, de miséricorde, de charité, et garder leurs cœurs toujours ouverts à la lumière de Son œil qui voit tout, qui marche devant Lui et qui est ainsi parfait. Ni la grâce pour la sainteté, ni la rémission pour le péché, ni l'espérance pour l'avenir n'étaient hors de leur portée. Sans la

dépravation de l'homme, les machinations des ennemis spirituels de notre race et l'extinction qui en a résulté, dans une si large mesure, même de la loi naturelle, sous le polythéisme et l'idolâtrie qui ont assombri le monde entier, il aurait pu sembler que Dieu aurait pu le laisser sans autre provision en guise de préparation à la miséricorde suprême de la Rédemption.

S'il est vrai que les grâces dont l'Incarnation devait être la source ont été si largement acquises, comme il est évident dans cette partie de l'Écriture Sainte, avant ces étapes ultérieures dans la préparation de cette grande miséricorde, qui a suivi l'échec des hommes en général à vivre à la hauteur de la lumière de la révélation primitive, il est clair qu'il n'y avait pas de nécessité essentielle à hâter ces étapes ultérieures, s'il était plus conforme à la Providence de Dieu que le processus de préparation soit très graduel. L'une des raisons données par les Pères chrétiens pour retarder l'Incarnation est contenue dans le principe que l'homme devait être tellement racheté et délivré de son esclavage, afin qu'il ait pu apprendre d'abord de son humiliation combien il avait besoin de Celui qui pouvait le racheter et le délivrer. Une autre affirmation que l'on trouve dans les mêmes auteurs, c'est que la grâce a été retardée pour la raison que, lorsqu'un très grand personnage doit venir en tant que juge, une très longue suite de hérauts et de précurseurs est envoyée devant sa face. Si nous examinons ces deux affirmations, nous trouvons qu'il peut y avoir deux raisons pratiquement assignées à l'allongement de la préparation à l'Incarnation. L'une d'entre elles est basée sur la dignité du Libérateur à venir. Cela doit certainement inclure aussi la grandeur de l'œuvre qu'Il devait accomplir et du système qu'Il devait laisser derrière Lui. L'autre raison réside dans l'aptitude à préparer l'humanité à un si grand bienfait, en lui faisant

sentir d'avance son immense besoin. Il y a des pensées très prégnantes et fécondes contenues dans ces brèves déclarations, et il ne serait pas facile d'en épuiser la signification.

Lorsque nous regardons l'histoire du monde avant la venue de notre Seigneur, nous pouvons sembler voir l'opération combinée et simultanée de ces deux principes. La dispensation chrétienne est fondée sur les dispensations qui la précèdent, la primitive, la patriarchale et la mosaïque. Dans chacun d'eux, on pouvait attendre les grâces du Royaume à venir. Dans chacun d'eux, successivement, les linéaments de la dispensation future, qui devait être définitive et complète, sont de plus en plus clairement définis à mesure que le temps s'écoule. Dans chacun d'eux, à côté des grands bienfaits et des grâces, il y a un cri perpétuel de la race humaine pour quelque chose de plus parfait et de plus radical dans ses pouvoirs de guérison. Ainsi les dispensations successives servaient à préparer la bénédiction finale de deux manières, en la préfigurant et en faisant sentir de plus en plus aux hommes sa nécessité. Mais pour cela, il fallut une série considérable de générations. Un tel travail ne pouvait pas être fait en un instant.

Si nous supposons que l'humanité a été engagée dans un conflit inégal avec la puissance du mal, afin qu'elle puisse apprendre sa propre faiblesse et être poussée par cette connaissance à avoir recours à Dieu, nous devons laisser un certain laps de temps pour permettre, dans sa longue patience souffrante, cette décadence complète des traditions primitives de l'humanité que l'on peut voir dans le monde païen au temps de la venue de notre Seigneur. L'homme a commencé avec une immense quantité de connaissances, à la fois de lui-même, et de Dieu, et de l'avenir, et du monde dans lequel il était placé. Il commença avec la loi écrite

dans son cœur, avec la suprématie de la conscience reconnue, même si elle fut souvent révoltée. Il a commencé par l'adoration du Dieu unique, et par la facilité de s'élever à Lui par le moyen de la Création naturelle qui est oubliée dans les temps de raffinement et d'artificialité de la vie. Il lui était facile de conserver les traditions primitives du Paradis et du Rédempteur promis, lorsque la vie humaine se prolongeait au point qu'une vingtaine de générations successives pouvaient être vivantes en même temps. Nous ne savons pas que l'idolâtrie et l'adoration de faux dieux existaient avant le Déluge. Le processus de corruption a été assez rapide. Mais elle est principalement attribuée, dans les récits bibliques, à l'énorme sensualité naturelle lorsque la vie était si luxueuse et si exempte de dangers extérieurs. Hélas! Il n'a fallu que relativement peu de siècles pour que l'énorme croissance de l'idolâtrie païenne, avec sa déification de toutes les pires convoitises de la corruption humaine, ses pollutions consacrées et ses impostures diaboliques, prenne possession du monde païen. Mais nous ne devons pas oublier que la poursuite de cette victoire du mal n'a pas été sans résistance. Chaque génération de l'homme, chaque individu de chaque génération, a eu un combat à son compte, et plus d'un soldat dans ce terrible conflit a pu gagner la couronne de la fidélité à sa lumière, même si la ligne dans laquelle il a combattu a été continuellement repoussée.

Combien peu de mots faut-il pour parler de cette corruption et de cette dégradation intenses de l'humanité, une dégradation et une corruption qui sont encore en pleine force et en possession dans de grandes parties du monde ! Des hommes instruits se sont efforcés de retracer les détails des diverses fausses religions qui se sont développées à la place de la vérité avec laquelle l'homme est

originnaire du Paradis. L'enquête pourrait être rendue presque aussi interminable que l'étude de la nature elle-même. Mais plus nous pénétrons profondément dans l'étude de la nature, plus nous trouvons de preuves de la sagesse et de la bonté de Dieu. Plus nous avançons dans la découverte des systèmes de mensonge et de corruption, plus nous sommes submergés par l'intolérable répugnance de ces imaginations de l'homme et de ses ennemis spirituels. Partout, nous trouvons le même résultat, de quelque faux principe que le processus ait pu commencer. Qu'elle parte de l'adoration des puissances naturelles, ou de la déification des défunts, ou de la distribution de la Divinité entre diverses personnes, selon ses relations avec l'homme, ou du principe dualiste, qui est suggéré par le conflit entre le bien et le mal en lui, ou de toute autre invention fructueuse du mal, c'est toujours l'obscurcissement de la véritable idée de Dieu, c'est toujours la dégradation de tout ce qui ressemble à Dieu dans l'homme, et l'élévation et la tyrannie de tout en lui qui est comme les animaux inférieurs ou comme les démons eux-mêmes.

Toute fausse religion implique la négation de la Sainteté, ou de la Justice, ou de la Bienveillance, ou de la Miséricorde, ou de la Providence de la Divinité. Dieu, ou les dieux, deviennent envieux et jaloux de la prospérité des hommes, ou ils sont terribles et inexorables, ou ils s'abaissent au niveau des hommes, ou même les surpassent, en sensualité et en impureté, ou ils exigent le sacrifice de la vertu ou de la vie elle-même comme les seules conditions par lesquelles ils peuvent être apaisés. La cruauté, la luxure, le meurtre, la rébellion contre les parents, l'infidélité au lien conjugal et aux devoirs parentaux et filiaux, le vol, la tromperie, la séduction et les crimes contre nature, ont été placés sur les autels du monde païen.

Tout le système de culte était un système de débauche, et dans certains cas, les extrêmes les plus débauchés de la licence pouvaient être trouvés le mieux dans les temples et parmi les prêtres et les prêtresses du culte populaire. Il existe de nombreuses formes de polythéisme et de paganisme. Certaines sont plus sombres que d'autres, d'autres plus lumineuses et plus simplement sensuelles. Certains sont plus sanglants, car là où des sacrifices humains étaient nécessaires, d'autres ont moins de rites et des cérémonies moins élaborées. La différence vient, on peut le supposer, du caractère du peuple, de son histoire, de la partie du monde où il s'est établi, du climat et d'autres circonstances du même genre. Mais il y a unité dans toute cette diversité, l'unité du dessein pervers des puissances mauvaises, plus grandes que l'homme, qui étaient impliquées dans cette hideuse fabrication de fausses religions. L'unité est l'unité de la haine de Dieu, de l'orgueil insensé et de la vanité, qui se manifestent dans le désir de se faire adorer à sa place, de la haine aussi des hommes, de la haine de tout ce qui est innocent et bon, vertueux, doux et miséricordieux, de tout ce qui peut rendre la vie noble et heureuse, de la pratique de la morale, du service de Dieu, selon la loi de conscience, de la conservation fidèle des traditions originelles et des espérances originelles de la race.

Il faut se rappeler que l'histoire du monde est décrite dans l'Écriture Sainte, non pas simplement comme une lutte entre les bonnes influences et l'action spirituelle de Dieu et la perversité de la race humaine, mais aussi comme un conflit entre Dieu et Satan. Celui-ci n'est autorisé, pour la plus grande gloire et pour les fins infiniment sages de Dieu, à déverser sa rancune sur l'homme sous la voie de la séduction et de l'imposture, mais seulement jusqu'à une certaine limite fixe dans l'exercice de ses pouvoirs, et Dieu

soutenant l'homme par sa grâce selon ses besoins et ses déserts. C'est certainement l'exemple le plus merveilleux de la patience et de l'indulgence de Dieu, qu'il ait toléré tant de mal et permis tant de triomphe apparent à ses ennemis. Lui seul pouvait sonder les profondeurs de l'iniquité et de la méchanceté qui s'exerçaient dans la séduction de l'humanité. Lui seul pouvait comprendre l'avilissement de sa propre image qu'il a permis, non pas ici et là, mais dans la grande masse du genre humain, dans les lois et les coutumes qui prévalaient, dans le mépris de la raison et la violation de la conscience, dans le voilement même de la loi naturelle, dans l'esclavage cruel de tant d'illusions, dans la réduction de la femme à l'état de simple instrument de sensualité, dans les cruautés des gouvernants et la misère absolue des gouvernés, dans le traitement sauvage des pauvres, des vieux, des sans défense, des misérables de toutes sortes et à tous les degrés. Et pourtant, tout ce triomphe du mal rendait plus criant le besoin de la Rédemption. Il a dû montrer, à la fois aux anges et aux hommes, ce dont notre nature est capable en matière d'avilissement, et ainsi il a dû préparer le monde à accueillir avec une plus profonde gratitude le remède puissant et parfait qui était en réserve. Cependant, comme le dit saint Paul, Dieu ne s'est pas laissé sans témoignage,⁵ suppléant aux besoins de ses créatures rebelles et dégradées par le ministère fidèle de la nature généreuse qu'il avait faite et administrée pour elles, et coopérant par sa présence et son aide à chaque action de l'esprit et du corps, dont leur vie, si outrageusement déplaisante et insultante pour lui-même, était inventée. L'Écriture nous dit à un endroit que Dieu s'est même repenti d'avoir fait l'homme sur la terre.⁶ Et

⁵ Ac XIV, 16.

⁶ Gn VI, 6.

pourtant, pendant tous ces siècles, et depuis l'époque de l'Incarnation, il n'a jamais manqué aux miséricordes et aux bienfaits quotidiens de sa Providence. Voici donc une autre grande et belle révélation du caractère de Dieu.

Mais le tableau devient encore plus surprenant lorsque nous savons qu'aucune des victoires détestables des ennemis de l'humanité n'aurait pu être remportée, sans la patience et la permission de Celui qui était à la fois le Créateur de l'homme et le Seigneur et le Créateur des ennemis de la race humaine. Et il faut aussi se rappeler que Dieu a observé, encouragé et soutenu tous les efforts faits par des individus ou des communautés pour s'accrocher aux meilleures choses qu'ils avaient initialement reçues de Lui. Les anciens Pères de l'Église s'appuyaient avec empressement sur toutes les traces du bien, les luttes de conscience, les protestations de la justice naturelle et du respect, les résistances viriles à la tyrannie du mal, dont nous connaissons tant d'exemples, et par conséquent certainement, des milliers et des milliers d'autres dont nous n'avons jamais entendu parler. Ils s'attardaient avec joie sur la pensée que Dieu aidait toujours ceux qui demanderaient son aide, et en cela il chérissait et nourrissait toutes les aspirations à une vérité plus pure, à une moralité plus élevée, à un culte plus saint, et à des couronnes non révélées pour la vertu, sur lesquelles son œil qui voit tout se reposait où qu'ils se trouvent.

À l'époque, comme aujourd'hui, Dieu a toujours discerné les pensées et les intentions du cœur, et c'est par ceux-là qu'il juge chacun de ses enfants. Aucun fils d'Adam, si désavantageuses et peu prometteuses que soient les conditions dans lesquelles il est né dans le monde, au moment et à l'endroit que Dieu a choisis pour lui, n'entre dans la vie avec une lumière intérieure par laquelle il peut

marcher, et qui, s'il y est fidèle, le mettra en garde contre la rébellion morale et spirituelle. Et ce sera par sa fidélité ou son infidélité à celle-ci qu'il se tiendra ou tombera devant son juge à la fin. Hélas! nous savons combien d'hypocrisie et d'impureté secrète l'Œil du grand Amant des âmes peut discerner chez ceux qui marchent en pleine lumière des priviléges de l'Évangile, combien de défauts Il peut voir dans le service qui semble si parfait, combien de recherche de soi Il peut détecter dans ce qui semble si simple et si droit ! Il n'est donc pas déraisonnable de penser que, d'autre part, parmi ces innombrables myriades qui ont foulé la terre en ces jours sombres du paganisme, ou qui la parcourrent maintenant à l'ombre de la mort, parce qu'elles sont nées dans des pays païens, ou dans des parties du monde sous l'emprise de fausses religions ou de communautés imparfaites et séparées portant le nom chrétien. Il se peut que Dieu ait vu, et qu'il puisse voir, beaucoup de choses sur lesquelles son œil miséricordieux puisse se reposer avec plaisir, beaucoup et plus d'une âme qui a suivi la lumière qui était en lui, qui l'a servi fidèlement en gardant attentive une bonne conscience, qui l'a cherché dans la vérité, alors même qu'il pouvait l'adorer par ignorance ! Saint Paul donne ce récit du monde païen dans le célèbre discours qu'il adressa aux philosophes d'Athènes, que Dieu passa outre leur ignorance pour un temps, qu'il avait fixé à toutes les nations de la terre des temps et des habitations fixes, afin qu'ils le cherchent, s'ils sont heureux de le chercher, comme des aveugles qui tâtonnent leur chemin, et de le trouver, bien que, comme il l'ajoute, il ne soit pas loin de chacun de nous⁷. Et ainsi nous pouvons espérer et croire que, si les nations ne l'ont pas trouvé, il a quand même été trouvé par des individus. Nous pouvons espérer

⁷ Ac XVII, 27.

que la demeure dans laquelle tant de millions d'âmes défuntes ont été rassemblées depuis la création du monde, abandonnera, au dernier jour du compte, un très grand nombre de personnes qui ont quitté ce monde sans autre tache que celle de leur origine, ou qui, même en dehors des alliances particulières qu'il a conclues de temps à autre, comme avec Abraham et d'autres, ont fait la paix avec lui après l'avoir offensé, d'une manière qui lui a été acceptable, parce qu'elle a été, implicitement du moins, un appel à sa promesse original de secours à l'humanité. Quand viendra le grand jour de la révélation de toute cette longue histoire, nous pouvons certainement nous attendre à ce qu'il dévoile de nombreux triomphes secrets de la grâce ainsi que de nombreux développements hideux de la dépravation humaine et de la perversion diabolique. C'est alors seulement qu'il sera possible de comprendre le mélange de misères et de beautés dont se composait ce pauvre monde païen.⁸

Alors seulement nous verrons clairement comment personne n'a été vraiment abandonné par Dieu, comment personne n'a encouru de châtiment, sauf pour son propre péché réel, et combien il était opportun pour la gloire de Dieu, aussi bien que pour le bien de l'homme, que l'on permette à l'ennemi une si grande victoire apparente, pour être seulement plus complètement et plus nettement éprouvé dans son conflit avec la nature humaine à laquelle Dieu s'est uni Lui-même en Jésus-Christ. Car c'est aussi un élément dans l'explication des conseils de Dieu, dans la permission de tant de mal. Notre Seigneur devait trouver son ennemi en possession, comme il le dit lui-même, comme un homme fort armé qui garde sa cour et son château en paix. Il devait le vaincre, lui

⁸ Ac XVII, 27.

enlever toutes les armes en lesquelles il se confiait, et distribuer ses biens. Plus l'empire que Satan avait établi était complet, plus sa déroute et son assujettissement étaient écrasants. Tout ce qu'il avait usurpé devait lui être enlevé, et le royaume du monde, qu'il avait si faussement revendiqué comme sien et qu'il avait offert avec tant d'arrogance à notre Seigneur, s'il voulait l'adorer, lui a été enlevé et est devenu la propriété de son vainqueur. Les plus faibles des enfants des hommes, sur lesquels il avait si longtemps régné, devaient être mis en état de se moquer de lui et de fouler aux pieds sa puissance, par la vertu de la Croix. C'est ainsi que le psalmiste chante le triomphe ultime de l'homme par notre Seigneur. « De la bouche des enfants et des nourrissons, tu as perfectionné la louange, afin que tu détruisses puissamment l'ennemi et le vengeur⁹. »

Il y a un autre principe qui semble guider, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'action de la Providence dans ses rapports avec l'ancien monde, et surtout dans sa guérison, dont il faut parler avant de passer. Il n'aurait rien pu coûter à Dieu de renverser ses ennemis, et les ennemis de l'humanité, pour employer l'expression biblique, par un « seul mot grossier ». Rien ne peut résister à sa puissance. Mais ce n'était pas par Sa seule puissance que le monde devait être racheté, ou Satan vaincu. Dieu traite les hommes, comme l'a dit l'un des saints, plutôt avec la sagesse de sa bienveillance qu'avec la puissance de sa majesté. Il n'impose jamais la volonté humaine, il la courtise et la gagne par sa grâce. Et de plus, il ne devait pas, même dans ses rapports avec ses ennemis, oublier qu'ils étaient ses créatures. Il leur permet de jouer pleinement et d'exercer la nature puissante et intelligente qu'Il leur avait donnée, en prenant seulement soin, comme dans le cas typique de Job, de ne pas les

⁹ Ps VIII, 8. Voir Lc XI, 21-22 ; IV. 6.

laisser utiliser tous leurs pouvoirs dans un conflit injuste avec la nature inférieure de l'homme, mais seulement dans la mesure où Sa permission s'étendait à chaque cas particulier et pas plus loin. Et les Pères parlent comme s'il avait fait partie de ce mode d'action divin que le remède aux maux de l'humanité et à la défaite des puissants ennemis de notre race soit préparé en secret, qu'il soit exécuté en silence, que le mal soit transformé en bien, et que le bien soit tiré du mal, que Satan serait vaincu par ses propres armes retournées contre lui-même, qu'il serait comme surpris à l'apogée de sa sécurité, et déconcerté par son inconcevable aveuglement, résultat inévitable de son propre orgueil. Tandis que les anges, dans leur profonde humilité, pouvaient regarder la terre et voir l'avance et la croissance graduelles du monde vers sa propre rédemption, et la maturation graduelle de la préparation que Dieu avait non seulement décrétée, mais promise, et préfigurée de mille manières, les vainqueurs orgueilleux, comme ils le croyaient eux-mêmes, de la race humaine méprisée et haïe, ils ne pouvaient voir la tempête qui devait renverser leur règne. Ils connaissaient les prophéties et les promesses aussi bien que les anges eux-mêmes, et pourtant l'accomplissement de ces prédictions les a pris à leur insu, parce qu'il consistait principalement en l'humiliation de Dieu lui-même et en sa victoire par l'humiliation. Ainsi, le secret et le silence de l'œuvre divine de guérison du monde sont un élément qui doit être continuellement gardé à l'esprit pour la bonne intelligence de cette œuvre.

Ainsi, sans entrer dans les détails de ce grand sujet, nous pouvons peut-être résumer la condition morale et spirituelle de l'homme

avec des paroles qui ont déjà vu le jour.¹⁰ On peut dire que, dans ce vieux paganisme dans lequel c'était la volonté de Dieu que la religion chrétienne soit introduite par les apôtres, il y avait trois éléments divers et contradictoires. Il y avait un bon élément qui venait de Dieu, il y avait un élément tout à fait mauvais, qui venait de Satan, et il y avait un élément corrompu, qui était un fruit de l'action de la nature humaine non régénérée sur la société et sur les objets de sens et d'intelligence avec lesquels l'homme est mis en relation. Le bon élément que nous voyons s'incarner dans une grande partie des lois et des institutions du monde antique, ainsi que dans une grande partie de la littérature, de la poésie, de la philosophie de la Grèce et de Rome, littérature qui, par conséquent, après avoir été purifiée et comme baptisée, a toujours été utilisée par l'Église chrétienne dans l'éducation de ses enfants. Cet élément, disons-nous, était à l'origine le don de Dieu, l'Auteur de la nature, à l'homme, le rejeton de la raison et de la conscience, la tradition d'une société dont Dieu lui-même était le fondateur. Il renfermait tous les fragments de vérité primitive, quant à Dieu, au monde et à l'homme lui-même, qui s'attardaient encore, sous quelque forme que ce soit, le long des enfants d'Adam qui erraient au loin. Saint Paul fait allusion à cet élément dans le grand passage au début de l'épître aux Romains, et ses paroles semblent impliquer que Dieu a veillé sur lui, l'a soutenu et l'a encouragé, et qu'il aurait même pu être élargi en un système parfait de religion naturelle et de vertu raisonnable, si les hommes avaient été assez reconnaissants pour gagner de plus grandes mesures de grâce de Dieu. Qui ne s'est pas

¹⁰ Les trois ou quatre paragraphes suivants sont tirés du volume édité, *Le Retour du Roi*, Sermon III. « La décadence de la foi », Burns et Oates, 1883.

laissé sans témoignage dans sa providence quotidienne, et qui « n'était pas loin » d'aucun de ses enfants.

Nous avons donc ici le grand apôtre qui met le doigt, pour ainsi dire, sur l'une des grandes causes au moins de la faiblesse relative de cet élément bon dans le monde païen, une cause qui a probablement fait autant pour paralyser le bien, et pour empêcher Dieu d'ajouter don sur don aux hommes, sous chaque dispensation, comme n'importe quel autre. Cette cause est l'ingratitude des hommes. Saint Paul, dans le passage auquel nous nous référons maintenant, semble dire que, sans l'ingratitude de l'homme, il n'aurait jamais été abandonné comme il l'a été aux machinations de ses ennemis dans l'édification du système honteux et dégradant de l'idolâtrie, dans lequel les plus basses créatures de Dieu étaient adorées à sa place, ni à l'indicible dégradation morale de toute espèce dans laquelle le monde païen était plongé. Les hommes n'ont pas choisi de garder Dieu dans leur esprit, de l'adorer et d'être reconnaissants, et c'est pour cette raison qu'ils ont été abandonnés. Ainsi, le monde païen est une leçon continue pour le monde chrétien du devoir de la reconnaissance et du service continual d'action de grâces qui remplit une si grande part dans le culte de l'Église sur la terre, qu'il est la principale occupation de l'Église dans le ciel. Nous sommes toujours enclins à nous demander : qu'est-ce qui aurait pu être ? Et saint Paul semble nous dire que les dégradations, même du paganisme, n'auraient pas existé, si les hommes avaient été reconnaissants des dons et des grâces qu'ils avaient. Et voici aussi une réponse suffisante à la plainte que les hommes aient été si abandonnés à leurs propres mauvaises passions et à leurs ennemis spirituels. Oui, ils ont été abandonnés, parce qu'ils n'ont pas choisi d'être reconnaissants. Le simple

accomplissement de ce devoir naturel aurait sauvé le monde de toute cette misère, et aurait par lui-même contribué grandement à vaincre toute la malice de l'enfer.

Mais maintenant nous arrivons à un autre élément, qui vient d'être placé le dernier des trois, dont nous pouvons distinguer le fonctionnement dans le monde païen. Toute chair s'était corrompue sur la terre, et l'homme avait exclu de son âme la connaissance de Dieu. Il s'était laissé guider par ses passions au lieu de sa conscience. Les instincts non régénérés de la nature l'emportèrent peu à peu sur la loi morale dans le cœur de l'homme, et leur victoire se refléta dans les règles de la société, dans les coutumes et les maximes qui guidaient la vie humaine. À mesure que l'homme devenait de plus en plus le maître du monde, à mesure que la richesse, le pouvoir, la connaissance et l'expérience augmentaient, à mesure que la civilisation (pour ainsi dire) et les moyens de communication progressaient, se développait ce grand système de cruauté et d'immoralité, de poursuite impie du plaisir et des fins mondaines, que nous appelons paganisme. Car le paganisme n'est pas tant une religion à proprement parler qu'un système de vie humaine et de société humaine, selon les impulsions et les convoitises effrénées de l'homme naturel, freinées seulement par ce qui restait de force dans la loi du droit, telle qu'elle est écrite dans le cœur des hommes, dans la voix de la conscience, dans les anciennes traditions des jours meilleurs, et aussi par la loi de nécessité qui rendait impératif que la société, d'une manière ou d'une autre, soit maintenue en vie et maintenue ensemble. Saint Paul, dans le passage aux Romains sur lequel nous nous sommes arrêtés, a décrit quelle sorte d'hommes étaient ceux qui étaient pénétrés par cet esprit païen. C'est un catalogue de tous les vices,

fondé sur le principe fécond de l'égoïsme sous toutes ses formes. Et, comme pour montrer que toute cette croissance jaillit naturellement dans le sol non régénéré de l'homme, lorsque le même apôtre vient dans un autre grand passage pour décrire le genre d'hommes qui seront les ennemis de Dieu aux jours de la dernière apostasie, il répète presque mot pour mot cette description des païens devant le christianisme. Ce vieil état de dégradation humaine n'est donc pas loin de nous, il est dans le sol de la nature humaine, quand elle est laissée à elle-même et a oublié son Dieu.

Ces pensées nous amènent au troisième élément du paganisme, ce qu'on a appelé l'œuvre de Satan, l'ennemi de Dieu et de l'homme. Sur ce point aussi, nous avons l'autorité de saint Paul pour nous guider, dans ce passage où, en quelques mots courts, il nous dit que les dieux des païens étaient les démons. Nous sommes souvent portés à regarder les personnages dont se composaient les mythologies païennes, surtout celle de la Grèce, comme un certain nombre de créations poétiques, comme les puissances de la nature symbolisaient, ou peut-être au pire, comme de grands hommes et des héros célèbres de temps fabuleux, élevés par une sorte de canonisation naturelle sur les trônes d'un monde supérieur. C'est la partie humaine des religions païennes, habilement utilisée par les auteurs du mal pour déguiser leur propre œuvre afin d'égarer les hommes. Mais il y avait plus derrière ces formes de grâce et de beauté que l'imagination des poètes terrestres. À moins que saint Paul ne se trompe, à moins que des milliers de martyrs chrétiens ne se soient trompés, qui ont traité les idoles païennes comme les formes sous lesquelles les anges apostats étaient adorés, les dieux des païens étaient Satan et ses compagnons, autorisés par le juste jugement de Dieu à attirer à eux l'adoration que les hommes lui

avaient refusée, et ayant soin de déifier en eux-mêmes toute forme de vice et de passion humaine, et d'exiger de leurs adorateurs des rites impurs et des mystères souillés, que l'homme, fait à l'image de Dieu, puisse apprendre d'eux à se dégrader même au-dessous du niveau des bêtes des champs. Ou bien, si nous voulions une preuve encore plus claire des agents sataniques qui sous-tendaient la religion païenne, nous la trouverions dans l'autre genre de culte qu'elle exigeait du monde antique, et qui existe encore, c'est-à-dire l'effroyable tribut des sacrifices humains, une coutume largement répandue et plus universelle que nous ne l'imaginons parmi les nations païennes. Quelques-uns d'entre eux ont étonné leurs découvreurs chrétiens par leur douceur et leur gentillesse, leur courtoisie et leur simplicité, et pourtant on a trouvé qu'ils étaient pénétrés jusqu'au fond par la corruption morale et contre nature, et qu'ils avaient l'habitude d'honorer leurs dieux par l'hommage effrayant des hécatombes des victimes humaines, un hommage suffisant en soi pour proclamer comme son auteur celui qui hait également l'homme, et de Dieu qui l'a créé.

L'histoire de l'ancien monde dont nous parlons ne serait pas pour nous l'énigme et le labyrinthe qu'elle est, si nous pouvions retracer le conflit et les combinaisons de ces trois éléments avec précision et pleine connaissance. Mais quel esprit humain est adéquat à une telle tâche. Nous ne pouvons que nous dire que ce sont là les lignes fondamentales de la condition de l'humanité telle qu'elle était lorsque la plénitude des temps est venue pour l'accomplissement de la rédemption promise. Nous pouvons voir comment il se fait que l'histoire du monde païen soit si pleine de nobles aspirations, d'aspirations et de désirs d'un meilleur état d'humanité, ainsi que de crimes énormes et de maux colossaux. Nous pouvons voir comment

expliquer la prédominance du mal et l'assombrissement progressif de l'atmosphère morale. Nous pouvons aussi voir peut-être aussi comment il se fait que la société et la civilisation n'ont pas tout à fait péri, mais qu'au contraire, il a fallu se servir des nations païennes éminentes elles-mêmes pour la fondation du royaume du Christ, comment le monde était préparé pour son Sauveur au moment même où il s'enfonçait de plus en plus profondément dans l'ignorance de Dieu. Quelques considérations de ce genre doivent clore les remarques qui peuvent être apportées ici à ce grand sujet.

Si nous voyons la conscience de la race luttant contre sa dégradation dans la poésie plaintive des Grecs, nous voyons aussi les vains efforts de la raison humaine pour trouver un critère de vérité, pour établir sur une base solide et durable les meilleures traditions du passé et les espoirs les plus ambitieux de l'avenir, dans la triste histoire de la philosophie de la même nation. L'intelligence du monde se réfugia à Athènes, et y lutta contre les armées du doute et du désespoir qui l'entouraient. Mais il a mené son combat en vain. Nous trouvons chez les philosophes beaucoup de beaux caractères, beaucoup de nobles sentiments, beaucoup de suppositions audacieuses, mais une chose que nous ne trouvons pas, ni chez Pythagore, ni chez Socrate, ni chez Platon, ni chez Aristote, ni chez les disciples du Porche, ni du Jardin, ni de l'Académie. Nous ne trouvons pas de réponse aux interrogations perpétuelles de l'esprit et du cœur, sur la vérité, sur la vertu, sur Dieu et sur l'homme, sur le présent et sur l'avenir. L'histoire est longue, et il a fallu de nombreux siècles pour la laisser suivre son cours. Pourtant, jusqu'à ce que ce cours soit suivi, il y avait un élément manquant à la plénitude du temps, dans son sens le plus large. Et quand l'esprit

humain s'est épuisé dans ses efforts, il a été entraîné, par le processus, à recevoir la vérité à laquelle il avait appris à aspirer.

Mais bien que le résultat de la philosophie et de la littérature de la Grèce soit si relativement faible, dans le soulagement direct de la détresse mentale causée par les désirs insatisfaits de vérité de l'âme humaine, ce serait une erreur de supposer que cette même littérature et cette philosophie sont sans leur grand service à la race humaine. On peut dire avec raison, au contraire, que l'œuvre providentielle de l'esprit grec a été importante dans la préparation du monde à sa rédemption, comme celui de toute autre race, les Juifs seuls l'attendaient. C'était une œuvre qui était, à sa manière, indispensable dans les conseils de Dieu. La Grèce ne pouvait pas satisfaire aux interrogations de l'intelligence humaine, mais c'était son devoir de former cette intelligence, de discipliner la pensée, d'enregistrer les lois du raisonnement, de jeter les bases d'une philosophie solide, de perfectionner le langage et le style, et d'élever les monuments les plus impérissables des réalisations de l'intelligence humaine dans la poésie dans l'histoire, dans l'art, dans tout ce qui rend la vie intellectuellement belle, cultivée et noble. La Grèce, dans toutes ces affaires, était la maîtresse d'école du monde, et le temps n'est pas encore venu, et il ne viendra jamais, où elle sera supplantée dans cette grande œuvre. La Grèce a fait plus que cela. C'était aux armées de Rome, comme nous le verrons tout à l'heure, d'accomplir la grande œuvre de rendre le monde uni et entier dans la politique et le gouvernement, et d'assurer ainsi l'une des conditions les plus essentielles pour la propagation de l'Évangile. Mais ce sont d'abord les conquêtes d'Alexandre et de l'Empire grec qui en a été fondé, qui ont préparé la voie au dernier grand Empire et rendu possible la fameuse « Pax Romana ». Les

armées d'Alexandre l'ont fait, non pas par la puissance de la phalange macédonienne, mais parce qu'elles emportaient avec elles la civilisation de la Grèce et la littérature d'Athènes. C'est la Grèce en ce sens qui a uni la première l'Orient et l'Occident, l'Europe et l'Asie, et c'est l'influence de sa littérature, de son commerce et de sa civilisation qui a pénétré d'un esprit harmonieux les masses autrement hétérogènes à partir desquelles l'Empire romain a été construit. C'est la Grèce qui, la première, a ouvert les trésors de l'Écriture Sainte au monde païen, et qui a dispersé sur la surface de la terre ces colonies de Juifs qui, avec les prosélytes qui se rassemblaient partout autour d'eux, ont fourni en grande partie les premiers germes des premières Églises.

Ainsi, la mission historique de la Grèce était aussi noble et aussi indubitable que celle de Rome elle-même. Partout où son influence se faisait sentir, elle adoucissait et élevait le reste du monde païen par sa philosophie et sa poésie, dans lesquelles étaient enfermées tant de grandes vérités morales qui étaient l'héritage de l'homme comme dans un cadre de la plus exquise facture. Elle a aiguisé la pensée, l'intelligence, la spéculation, elle a appris aux hommes à penser, à raisonner, à argumenter, à étudier, à parler et à écrire avec justesse et jugement. La Grèce prépara les hommes à écouter saint Paul ; Rome les a formés à vivre sous la règle de saint Pierre. Et cette mission, comme on l'a dit, durera dans le sens le plus véritable, jusqu'à la fin des temps. La littérature romaine, si noble à bien des égards, n'est pas originale. Ce n'est qu'une ramification de la littérature grecque. La grandeur de l'érudit montre la prééminence de la maîtresse. Quelques païennes que soient ces littératures, elles sont plus humaines que païennes. Bien qu'ils soient insuffisants sur tant de points importants, bien qu'ils soient tachés ici et là, de tant

de taches sombres qui trahissent la corruption dans laquelle leurs auteurs et leurs lecteurs ont été plongés, ils resteront à jamais les manuels de culture mentale. Nous ne disons pas si ce sera un mauvais jour lorsque la Grèce sera destituée de cette position, comme nous le pensons, vraiment providentielle. Car s'il est providentiel, ce jour ne viendra jamais. Et en aucun cas, la place de sa littérature ne pouvait être fournie par une autre, qui n'en était pas, au sens le plus strict du mot, sa progéniture.

Ce qui a déjà été dit peut nous préparer à un autre élément dans la préparation du monde au nouveau Royaume que le Fils de Dieu incarné devait fonder. La religion qui devait embrasser et combiner toutes les nations en une grande unité ne pouvait être donnée au monde avant que la chaîne désignée des grands empires ne soit arrivée à son dernier chaînon. L'Église avait besoin, pour ainsi dire, de la grande *Pax Romana* dont j'ai déjà parlé, comme condition de sa diffusion dans le monde. Ce n'était pas simplement qu'il était nécessaire que les nations soient unies dans un seul pouvoir et une seule domination, comme l'avait été celle de l'empire perse, ou encore celle de l'empire d'Alexandre. La description que Daniel fait du quatrième Empire est qu'il a détruit, brisé en morceaux et piétiné le reste sous ses pieds.¹¹ Ce n'était pas une simple subjugation, mais l'anéantissement des éléments discordants de la vie politique dans les régions qu'il soumettait. Il s'est produit sur le grand amalgame de la vie sociale qui avait été le résultat de l'expansion de la civilisation grecque et qui a ouvert les voies de communication et de relations mutuelles à un degré qui n'avait jamais existé auparavant. L'Empire romain a repris l'œuvre des Grecs et a fait ce qu'ils ne pouvaient pas faire. Il a donné à toutes les nations ainsi

¹¹ Dn VII, 7, 19.

mises en contact les unes avec les autres, le règne de la loi, l'unité d'un gouvernement fort et une centralisation irrésistible. La seule nationalité forte qui existait dans l'Empire, lorsque la plénitude des temps est venue, était la nationalité juive. Le premier pas providentiel dans le déroulement de l'histoire de l'Église a été la destruction de cette nationalité par un châtiment plus terrible que celui qui était arrivé à toute autre.

Ici encore, comme tant de fois auparavant, nous sommes tentés de dire, qu'est-ce qui aurait pu être ! En raison, principalement, de la dignité relative de la famille, unité originelle de la société, chez les Grecs et les Romains, leurs systèmes moraux et sociaux étaient à bien des égards supérieurs à ceux des empires qu'ils avaient supplantés. Mais, à l'époque de l'Incarnation, ils avaient déjà assimilé ces éléments de corruption qui ne manqueraient pas à la longue d'amener la ruine de tout le tissu. Il ne restait à l'Empire qu'une voie de conservation, ou plutôt de rénovation. Le secret de cette voie unique était entre les mains de l'Église.

Rome devait la rejeter et la persécuter. Mais elle devait encore semer, dans les ruines et la désolation de cette unité mondiale, les semences de l'unique unité vraie et vivante que le monde a connue, l'unité de la chrétienté. L'œuvre de Rome dans la préparation du monde n'aurait pas été possible sans l'œuvre antérieure de l'Empire des Grecs, et l'œuvre des Grecs aurait été comparativement infructueuse sans les effets liants et tranquillisants de la domination romaine, dont l'un des principaux résultats fut, comme le chante Virgile, d'imposer au monde « la coutume de la paix ». Par les influences successives de ces deux plus grandes nations de l'antiquité, le monde a été préparé à la prédication de l'Évangile, qui devait apporter à toutes ses parties le remède à ses maux et la

consolation à ses douleurs, ainsi que la satisfaction de ses interrogations et le couronnement de ses aspirations les plus hautes et les plus ardentes. On aurait pu faire plus si la Grèce et Rome avaient correspondu à leur haute destinée, mais cela au moins a été fait.

Si grand que fût l'empire de Rome, tel qu'il fut découvert par les apôtres lorsqu'ils allèrent prêcher, il n'était que le centre d'un monde beaucoup plus vaste, qui n'avait jamais été placé sous la domination de la ville des Césars, et en dehors du cercle des nations rassemblées autour de la mer Méditerranée. Il y avait en Extrême-Orient des civilisations plus anciennes que celle qu'il possédait. Il y avait les populations grouillantes de l'Inde, de la Chine, du centre de l'Afrique, des innombrables îles du Pacifique et de l'océan oriental, et il y avait au-delà de tout le monde inconnu de l'Occident. Mais ceux-ci auraient pu être abordés par le monde romain fait chrétien, ou du moins par les enfants de l'Église rassemblés dans tout l'Empire romain. Ce que Rome aurait pu faire pour ces régions lointaines, si elle avait accueilli l'Église au lieu de la persécuter, ce n'est pas à l'homme de le dire. Mais il est certain que son seul moyen de les faire entrer dans sa propre unité là où elle était détruite, lorsqu'elle est devenue l'ennemie de l'Église. Quoi qu'il en soit, sa domination sur les nations les plus civilisées et les plus intelligentes du monde, et ses moyens de communication rapides avec les autres, ont fait d'elle un instrument approprié entre les mains de la Providence pour la propagation de la vraie foi, telle qu'elle n'avait jamais existé auparavant et n'a jamais existé depuis.

Cela suffit pour marquer sa place dans l'ordre providentiel de l'histoire du monde. Il est vrai que l'ensemble des sujets de son immense empire n'égalait pas celui des sujets de la reine

d'Angleterre dans l'Inde. Il est vrai qu'il y avait toutes ces grandes parties du monde que ses aigles n'avaient jamais atteintes dans leur vol. Elle était entourée au nord et à l'est par des nations ennemis assez fortes pour la briser en morceaux, si elle ne s'armait pas de la force de la croix. Elle reposait parmi eux, à peu près comme la chrétienté l'a fait pendant des siècles, avec la ville de Constantin entre les mains des infidèles, et les grands continents de l'Asie et de l'Afrique principalement sous la domination de croyances hostiles et même agressives, prêtes, s'ils le peuvent, à se propager par l'épée. Mais ce que l'Europe est aujourd'hui pour le monde, c'est-à-dire qu'autrefois était l'Empire romain, et son existence même, avec sa loi uniforme et son traitement sévère de la rébellion, sa haine de la discorde, ses légions dispersées dans le monde et ses routes militaires allant droit aux frontières les plus éloignées, était suffisant comme point de départ pour que l'œuvre de Dieu puisse commencer.

Et, comme on l'a dit, en même temps, dans tout le monde romain et le monde grec, et même au-delà de leur pays, dans les pays orientaux qui n'étaient jamais restés longtemps sous la domination des successeurs d'Alexandre, il y avait déjà de grandes communautés de Juifs dans les principales villes. Ils n'étaient pas à tous égards parfaitement fidèles aux traditions de leur nation, mais ils étaient néanmoins des témoins constants de l'unité de la Divinité, des principes de moralité qui avaient été si terriblement perdus chez les autres nations sous l'influence néfaste du polythéisme, et des promesses faites à l'origine aux premiers parents de la race humaine, les promesses de délivrance du péché, de bonheur éternel comme récompense de la fidélité à Dieu. À mesure que les misères morales des peuples qui les entouraient s'aggravaient en intensité,

et que la soif indéfectible de la vérité et de la connaissance de Dieu trouvait de moins en moins de moyens à la satisfaire dans la religion ou la philosophie des races dominantes, ces communautés juives attiraient à elles, de plus en plus puissamment, à la fois la haine et le mépris du monde corrompu, et l'amour, la vénération et la confiance des meilleurs cœurs et des âmes les plus pures, des esprits les plus réfléchis et des intelligences les plus élevées des païens qui les entouraient. Par une merveilleuse disposition de la Providence, ces mêmes Juifs qui, lorsque l'Évangile leur parvenait, devaient se retourner contre lui et se mettre en colère contre lui, ont été pendant de nombreuses années les instruments inconscients de la préparation de milliers d'âmes parmi les païens, à l'enseignement de saint Pierre et de saint Paul concernant Celui qui avait été crucifié à Jérusalem. Les premiers Pères parlent du monde comme ayant été principalement converti par l'accomplissement de la prophétie. Mais la connaissance des prophéties de l'Ancien Testament n'était qu'un des nombreux bienfaits spirituels conférés par ces Juifs à leurs voisins.

Ainsi, à bien des égards, le long laps de temps qui s'était succédé depuis la promesse originelle de l'Incarnation avait servi à préparer le monde dans son ensemble à la vérité lorsqu'elle s'était présentée à lui dans la plénitude des temps. De même, si l'on considère l'œuvre qui devait être accomplie et la nécessité que l'Évangile soit longtemps désiré avant d'être donné, on ne peut pas dire que le grand bienfait a été retardé d'un jour au-delà de son temps.

En effet, il serait plus raisonnable de dire que la grande masse de l'humanité n'était pas encore préparée, du moins directement. Le monde grec et romain n'était qu'une petite portion de la grande masse de l'humanité, et il y avait d'autres nations non moins

intéressantes dans leur histoire, à peine moins avancées dans leur développement, dont il n'est pas tenu compte dans la courte esquisse que nous avons donnée. Nous savons relativement peu de choses sur les anciennes civilisations de l'Orient, mais nous en savons assez pour voir que leur histoire, en ce qui nous concerne, était essentiellement parallèle à celle des nations rassemblées autour de la Méditerranée. Leur polythéisme, ou leurs faux systèmes sur Dieu, n'ont pas suivi les mêmes lignes que le polythéisme de la Grèce, et en effet, parmi les nations dont l'histoire nous est mieux connue, il y a beaucoup de diversités dans la marche en avant du mensonge et de la corruption. À chaque nation du monde, Dieu a alloué un certain temps et une certaine portion, comme nous le dit l'Apôtre, et il n'y a aucune raison de penser que leurs tâtonnements instinctifs après Dieu ont eu plus de succès chez les autres que dans les nations dont nous avons parlé. Les traditions primitives de la race ont pu s'attarder plus longtemps dans un endroit qu'à un autre, sans être entièrement obscurcies. La simplicité et la sobriété de certaines tribus ont pu conserver en elles, plus longtemps que chez d'autres, l'intelligence juste et la pratique fidèle de la loi naturelle. Il se peut que certains aient continué plus longtemps à s'élever vers Dieu, comme l'a fait Job, à partir de la contemplation de ses œuvres, et les dispensations antérieures par lesquelles il a traité l'homme ont pu être le moyen, dans certains pays plus que dans d'autres, de garder ouvertes les portes de la réconciliation et de favoriser la piété naturelle et la religiosité de la race sans aucun alliage de superstition ou d'idolâtrie.

Qui dira comment cela a pu se passer ? Ce sont des choses qui seront révélées dans toute leur beauté lors de la grande manifestation des relations de Dieu avec l'humanité. Mais c'était

l'arrangement de la Providence que l'Incarnation aurait lieu sous l'emprise mondiale de Rome, et que son Empire serait la première demeure de l'Église. C'est suffisant pour donner leur poids prépondérant à des considérations telles que celles sur lesquelles nous nous sommes arrêtés. Les Apôtres ont prêché, comme nous l'assure la tradition chrétienne, bien au-delà des frontières de l'Empire des Césars. Nous en entendons parler en Scythie, en Arménie, en Inde et ailleurs, et quand saint Paul écrivit aux Romains, pas très tard, certainement, dans sa propre carrière de prédication évangélique, il pouvait appliquer à la propagation de l'Évangile les paroles glorieuses du Psaume : « Leur bruit s'est répandu par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde entier ». ¹² Mais les vagues du temps ont effacé leurs empreintes, sauf dans quelques cas isolés et douteux. L'histoire de l'Église primitive, telle que nous la connaissons, est l'histoire de sa lutte pendant trois siècles contre la puissante puissance de l'Empire romain. C'est par sa victoire dans cette lutte que l'Église a pu jeter les fondements de l'ordre chrétien du monde, dans la mesure où ils n'ont jamais été posés. Mais l'histoire de la préparation à l'Évangile a un autre chapitre beaucoup plus intéressant, parce que les faits sont beaucoup plus certains, et qu'ils consistent principalement dans l'action directe de Dieu. Si Rome a été nourrie, pour ainsi dire, afin qu'elle puisse recevoir et transmettre à d'autres parties de la race la précieuse lumière de l'Évangile, il reste à voir comment Dieu a préparé les moyens pour l'illumination et la conversion du monde sur lequel Rome régnait.

À suivre...

¹² Rm X 18.

